



# Présentation

[ Daniel Raichvarg<sup>1</sup>, Claude Wacjman<sup>2</sup>

Les psys, la psyché, les psychos et leurs avatars sont désormais des sujets et des objets médiatiques. Les journaux, la télévision, les livres, pour ne se contenter que d'objets médiatiques de l'ordre du réel<sup>3</sup>, leur offrent des scènes qui, si elles ne sont pas nouvelles, se sont multipliées en diversifiant les interactions potentielles avec d'autres scènes, plus ou moins primitives et peuplées d'autres acteurs. Ce dossier se propose d'en regarder quelques-unes avec des outils où il sera évidemment question de représentations sociales et de leur construction. Cependant, afin de diversifier notre mode d'approche de ces scènes médiatiques, nous avons convoqué des spécialistes des différents médias en cause pour passer quelques-uns de ces objets au crible. Anne-Laurence Lé porte son analyse sur, précisément, une figure médiatique : Boris Cyrulnik, à travers un de ses modes d'intervention, l'écrit. Elle montre comment les récits du « pape de la résilience » déploient ses métaphores liant le lecteur, l'auteur et le contenu, en nous interrogeant, bien évidemment, sur leurs vertus (auto-)thérapeutiques<sup>4</sup>. Igor Babou s'intéresse à la télévision qui fait entrer le cerveau dans la salle à manger ou le salon des patients. Les oppositions culturelles, historiques, épistémologiques entre le biologique et le conceptuel, l'organe et la pensée sont clairement les moteurs du fonctionnement des émissions. Cependant, les émissions montrent, non moins clairement, les logiques sociales de légitimation à l'œuvre entre les scientifiques et leurs institutions et la télévision. Sophie Sendra nous plonge dans l'univers d'un *best-seller* : *Les portes de la perception* d'Aldous Huxley. De *Donovan's brain* de Kurt Siodmack (1943) à *Mon âme dans un bocal* de Per-Christiane Jersild (2001), la littérature du cerveau a produit de nombreux romans fiescientifiques<sup>5</sup>. Le livre d'Huxley, familier comme d'autres au public des années 1968-70<sup>6</sup>, sa spécificité et son intérêt résident dans ses conditions de production : un auteur devient cobaye et les lecteurs sont conviés à une expérience quasi-*live*. En somme, les oppositions représentationnelles et scientifiques à l'œuvre dans les émissions de télévision se donnent à lire en direct pour les lecteurs. Si les dispositifs médiatiques analysés par Anne-Laurence Lé, Igor Babou et Sophie Sendra livrent des interrogations, le théâtre peut se permettre de se présenter comme un dispositif d'in-

[1] Professeur des Universités, Sciences de l'Information et de la Communication, Directeur du CIMEOS (EA 4177), Vice président de l'université de Bourgogne.

[2] Directeur de recherche, Paris Diderot, CRPM.

[3] Sites et blogs ne sont évidemment pas en reste. Quelques études commencent à montrer la complexité nouvelle des relations patients-malades qui en résultent, quel que soit le champ de la santé (médecine générale, ophtalmologie, chirurgie...). Nous mettons volontairement de côté ce Web 2.0.

[4] Il s'agit ici du « parler-écrit » de Boris Cyrulnik. Il existe aussi son « parler-oral » et son « parler-visuel », à l'imitation de ceux de Haroun Tazieff ou du Commandant Cousteau, de Hubert Reeves



ou d'Albert Jacquard : la voix, les yeux, la gestuelle...

[5] Ni de fiction, ni de science-fiction, ni de science. Néologisme.

[6] *L'herbe du Diable et la petite fumée* de Carlos Castaneda (1968), *Sur la route* de Jack Kerouac (1972) aussi analysés par Sophie Sendra dans sa thèse de doctorat : *Réflexions philosophiques sur les réalités non-ordinaires d'une littérature de la perception*, 2007, Université de Nice-Sophia Antipolis.

[7] Et on peut alors comprendre pourquoi le web 2.0 nous amènerait sur d'autres terrains interprétatifs, en terme d'immersion ou de saisie à bras le corps des interrogations.

[8] Raichvarg Daniel, Quand le psy entre en scène, in *Kolokèlen, théâtre et folie*, sous la direction de Michel Valmer, Nice : Z'édicions, 1996.

[9] Pour reprendre des mots d'Isabelle Smadja.

terrogations sociales se nourrissant de ces interrogations. Dominique Paquet, auteure de la *Double vie de Félida*, retrace, en exploitant les écrits du Docteur Azam (1858), une expérience décisive sur le chemin de la compréhension de l'hypnose et multiplie les niveaux d'interprétation et d'interrogation sur la question qui nous occupe : en tant qu'état de conscience modifié, nous sommes bien là dans l'opposition culturelle, historique, épistémologique lorsque le cerveau entre en scène. Mais nous sommes précisément à un moment historique, un moment où la question change de nature. Et nous y sommes par récurrence : c'est-à-dire que nous, nous en sommes au cinquième acte. Ce qui fait que, inmanquablement, l'auteure et la spectatrice endossent, avec la comédienne, le costume de Félida. Les interrogations prennent alors corps. Ce corps bien réel du comédien<sup>7</sup>, Isabelle Smadja propose de le visiter dans des pièces contemporaines qui l'introduisent dans l'hôpital psychiatrique. S'il est difficile de juger de l'impact populaire ou simplement représentationnel de ces pièces, elles portent aussi témoignage d'un questionnement social. Le paroxysme du corpus réuni par Isabelle Smadja est atteint avec la figure du fou. La folie du théâtre n'est rien à côté du théâtre de la folie, voire du monde de la folie et, donc, de la folie du monde. Mais alors qu'en est-il de celui qui décide des bornes, des limites entre un état et l'autre, qui en apprécie les relations et de celle qui nourrit ses décisions : la science. Plusieurs pièces du répertoire mettent directement ce « psy » en scène<sup>8</sup>. En concentrant son regard sur les figures que prennent ensemble le fou et le savant, Michel Valmer démontre que, si la littérature est un outil qui permet de comprendre les différentes représentations sociales et leur interprétation, « la volonté humaine, sans cesse renouvelée, de (re)penser le monde, de le (re)définir, de le transcender »<sup>9</sup> trouve, dans le théâtre, un lieu d'expérimentation dont le résultat est donné par la pièce de Georges Feydeau : *On purge bébé* devenant ainsi la métaphore théâtrale du symptôme nietzschéen : « Heureusement qu'on a l'art pour ne pas mourir de la science ».

La question de la valeur scientifique à accorder aux exposés cliniques ouvre la partie *varia* de cette livraison, qui est consacrée à des dispositifs cliniques concernant des techniques thérapeutiques comme le psychodrame ou des ateliers d'expression et des questionnements autour de l'empreinte, à partir de la dramaturgie, de la psychopathologie de l'exclusion et des interventions à l'université et à l'hôpital. Dans la tourmente que connaissent la psychologie et la psychanalyse actuellement, on se réjouit de leur actualité et de leur présence à la lecture de ce numéro.